

Une lecture des romans policiers de Fred Vargas avec la grille du GREX.

Le cas du commissaire Adamsberg.

Maryse Maurel

Une rencontre imprévue

J'aime beaucoup lire les romans policiers de Fred Vargas et j'ai une affection toute particulière pour le commissaire Adamsberg, prénommé Jean-Baptiste. En lisant le dernier ouvrage de Fred Vargas récemment paru, je suis restée à l'arrêt devant l'extrait suivant :

Adamsberg posa doucement sa fourchette, comme toujours quand une idée, qui n'en était pas encore une, un embryon d'idée, un têtard, montait mollement à la surface de sa conscience. À ces moments, il le savait, il ne fallait faire aucun bruit car le têtard est prompt à replonger et disparaître à jamais. Mais ce n'était pas pour rien qu'un têtard pointait sa tête informe à la surface des eaux. Et si c'était seulement pour se divertir, eh bien, il le remettrait à l'eau. En attendant et sans faire un geste, Adamsberg attendait que le têtard s'approche un peu plus et commence à se muer en grenouille. *Temps glaciaires*, p. 256.

Adamsberg perçoit en lui une manifestation de niveau 3, il laisse du temps et de la place pour la saisir, pour laisser venir une métaphore ou une allégorie qu'il puisse attraper et interpréter, pour en trouver le sens, c'est-à-dire le niveau 4 dans nos niveaux de description. Bigre !

Rappel sur le niveau 3³ (Expliciter 104, Vermersch, pp. 53-54)

Le niveau 3 de description (N3) d'un vécu est celui des "sentiments intellectuels" (cf. Burloud⁴). Les sentiments intellectuels sont superficiellement très variés, ce peut être un ressenti corporel, un geste, une impression de mouvement, de distance, d'enveloppement ou de direction, une image ou portion d'image sans lien direct avec le contenu de la pensée, un symbole, un blanc, un vide, etc.

Ce niveau se donne dans un premier temps comme n'ayant pas beaucoup de sens, et même comme inutile à prendre en compte. Du coup il n'a d'intérêt que si l'on comprend qu'il est l'expression "symbolique", "indirecte", "non verbale" du niveau de la pensée qui s'opère de façon infra consciente (c'est le terme choisis par Burloud), ou encore au niveau du Potentiel ou de l'organisme.

En fait, ce qui est passionnant pour nous, c'est que le sentiment intellectuel est la preuve du fonctionnement actif, productif, orienté, adapté, finalisé, de notre cognition organique, non pilotée par le "je".

...

La mise à jour du N4 n'est donc pas un simple travail de description, comme si le sens était déjà là et qu'il fallait simplement le mettre en mots ; ni d'un travail de réflexion, qui demanderait un raisonnement à partir du sentiment intellectuel ; mais d'un travail de reflètement, c'est-à-dire de la mobilisation d'un acte particulier qui lance une intention éveillante à partir de questions du type : qu'est-ce que cela m'apprend ? Et accueille la réponse qui émerge.

Ou bien, tout simplement par le fait de rester en contact ouvert avec le sentiment intellectuel qui est apparu (stratégie de l'infusette dirait Dynèle). Le reflètement n'est pas un acte contrôlé, mais un acte invoqué, résultat d'une intention éveillante.

³ Vermersch P., (2014), Description et niveaux de description du vécu, *Expliciter 104*, pp. 53-54. Sur le site du GREX <http://www.grex2.com/>

⁴ Et d'autres psychologues du début du 20^{ème} siècle comme Binet ou les chercheurs de l'école de Würzburg.

Je vous avais déjà offert une auto-explicitation du commissaire Adamsberg (dans *Expliciter* 81, pp. 29-30). La revoici :

Entre sa paisible arrivée à la Brigade et le surgissement du Trident, il lui manquait à nouveau un lien.

Il s'assit au sol, le dos contre le radiateur, les mains enserrant ses genoux, songeant au grand-oncle ainsi calé dans un creux de rocher. Il lui fallait se concentrer, fixer un point, plonger son œil au plus profond sans lâcher prise. Revenir à la première apparition du Trident, à la rafale initiale. Lorsqu'il parlait de Rembrandt donc, lorsqu'il expliquait à Danglard la faille de l'affaire d'Hernoncourt. Il se repassa cette scène en esprit ...»

Autant mémoriser les mots exigeait de lui un effort laborieux, autant les images s'incrustaient aisément en lui comme des cailloux dans la terre molle. Il se revit assis sur l'angle du bureau de Danglard, il revit le visage mécontent de son adjoint sous son bonnet à pompon tronqué, le gobelet de vin blanc, la lumière qui venait de la gauche. Et lui, parlant du clair-obscur. Dans quelle attitude ? Bras croisés ? Sur les genoux ? Main sur la table ? Dans les poches ? Que faisait-il de ses mains ?

Il tenait un journal. Il l'avait attrapé sur la table, déplié, et feuilleté sans le voir durant sa conversation. Sans le voir ? Ou bien au contraire en le regardant ? Si fort qu'une lame de fond avait jailli de sa mémoire ?

...

[Revenu au commissariat] Adamsberg trouva [le journal] rangé dans un meuble classeur. Sans prendre le temps de s'asseoir, il en tourna les pages en quête de quelque signe neptunien. Ce fut pire. En page sept, et sous le titre "Une jeune fille assassinée de trois coups de couteau à Schiltigheim", une mauvaise photo révélait un corps sur une civière. En dépit de la trame clairssemée du cliché, on distinguait le pull bleu pâle de la jeune fille et, au haut du ventre, trois trous rouges en ligne.

Adamsberg contourna la table et s'assit dans le fauteuil de Danglard. Il tenait entre les doigts le dernier *fragment* du clair-obscur, les trois blessures entraperçues. Cette marque sanglante tant de fois vue par le passé, signalant le passage du tueur qui gisait dans sa mémoire, inerte depuis seize ans. Que cette photo avait réveillé en sursaut, déclenchant la terrible alarme et le retour du Trident. *Sous les vents de Neptune*, pp 33-34.

Adamsberg se lance une intention éveillante, celle de retrouver ce qui a fait lien avec l'enquête ancienne sur le Trident. Pour cela, il retrouve le contexte, il se le décrit dans une description de niveau 2, il retrouve ainsi le moment de l'origine du lien avec le Trident : il parlait avec Danglard en feuilletant un journal sans le voir, et il a vu quelque chose dans le journal. Il ne lui reste plus qu'à retrouver le journal et à y chercher ce qui l'a alerté.

Comment fonctionne-t-il ce commissaire Adamsberg ? Outre qu'il peut se mettre en évocation pour retrouver une information manquante, qu'il est à l'écoute de son potentiel, qu'il repère et laisse éclore son niveau 3, bref, comme le dit un de ses collègues québécois, que c'est un "pelleteux de nuages"⁵, fait-il d'autre chose qui pourrait en faire un membre incognito du GREX ? Y a-t-il dans les autres ouvrages de Fred Vargas des choses analogues ? Il m'a paru intéressant d'aller y voir de près. J'ai ressorti tous les livres de Fred Vargas, mis de côté ceux qui ne mettent pas Adamsberg en scène et je les ai relus en cherchant si je pouvais avoir des informations sur le fonctionnement "atypique"⁶ d'Adamsberg à partir de notre grille de lecture GREX.

J'ai inséré volontairement dans ce texte beaucoup de citations pour que vous puissiez juger par vous-mêmes les informations que j'utilise, faire vos propres interprétations et ouvrir ainsi une discussion au

⁵ Sous les vents de Neptune.

⁶ Selon l'avis de ses supérieurs et d'une partie de ses inspecteurs, bien sûr.

prochain séminaire.

Il resterait maintenant à chercher dans les romans de Fred Vargas ce que fait Adamsberg des alertes de niveau 3, comment il les travaille et les utilise pour en trouver le sens ou les schèmes sous-jacents, ce qu'il en fait pour faire avancer son enquête. Ce qui n'est pas le but de cet article. Peut-être d'un prochain ?

Qui est Jean-Baptiste Adamsberg ?

Quand nous faisons la connaissance d'Adamsberg, dans *L'homme aux cercles bleus*, il vient d'être nommé à Paris, au commissariat du 5^{ème}, il arrive d'une région montagneuse des Pyrénées, sa région natale, avec une réputation déjà établie.

Dans le commissariat où il avait débuté à vingt-cinq ans, ils disaient qu'il était "sylvestre". Peut-être en référence à la sauvagerie, à la solitude.

...

Il avait débrouillé coup sur coup au cours des cinq années suivantes quatre meurtres d'une manière que ses collègues avaient trouvée hallucinante, c'est-à-dire injuste, provocante. "T'en fous pas une rame, Adamsberg, il lui disaient ; tu es là, tu traînes, tu rêves, tu contemples les murs, tu griffonnes des croquis sur tes genoux, comme si t'avais la science infuse et la vie devant toi, et puis un jour tu rappliques nonchalant, gentil, et puis tu dis : « Faudrait arrêter monsieur le curé, il a étranglé le petit pour ne pas qu'il raconte »".

L'enfant sylvestre aux quatre meurtres s'était donc retrouvé inspecteur, puis commissaire, toujours griffonnant à perte d'heures de très petits dessins sur ses genoux, sur des pantalons informes. Il y a quinze jours, on lui avait proposé Paris. *L'homme aux cercles bleus*, p. 11.

Plus tard, au début de *Pars vite et reviens tard*, Adamsberg sera nommé à la Brigade Criminelle de la Préfecture de police de Paris, groupe homicide, antenne du 13^e, où il emmènera Danglard, son adjoint du 5^{ème}, et où il se retrouvera à la tête d'une équipe à son image, c'est-à-dire haute en couleurs.

Adamsberg est petit, il est brun, il a un visage étonnant, "un visage en désordre depuis l'enfance".

Le nez grand et assez busqué, les lèvres rêveuses et bien dessinées. Pas d'harmonie, pas de mesure, aucune sobriété. Pour le reste, un teint brun, des joues maigres, un menton presque inexistant, des cheveux sombres et ordinaires, rejetés en arrière à la hâte. Des yeux bruns, rarement fixes et souvent vagues, enfoncés sous des sourcils embrouillés. Tout allait de travers dans ce visage. *L'homme à l'envers*, p. 235.

Adamsberg n'arrive jamais à l'heure, il n'a pas de montre ou bien, il en a deux, parfois elles ne marchent pas, et si elles marchent, elles n'indiquent pas nécessairement la même heure. Il fait tout avec lenteur. "Rien ne presse" est son maître mot.

Il est toujours mal habillé, avec des vêtements froissés, informes.

Il s'intéresse à la singularité :

- Vous vous occupez aussi des pigeons ? demanda la femme sans ironie. J'ai vu toute une quantité de pigeons ici, ça ne fait pas propre.
- Mais celui-ci, coupa Adamsberg, ce n'est pas toute une quantité, c'est un pigeon tout court. Ça fait la différence.

L'Armée furieuse, p.23.

Il parle très lentement, ce qui crée des effets, positifs ou négatifs, sur son entourage.

Sa voix calme ses interlocuteurs, elle est comme un rêve, elle berce, elle vous charme et elle vous endort.

Ce n'était pas pour éviter de froisser Danglard qu'Adamsberg avait parlé doucement. Sauf occasions rares, le commissaire ne haussait pas le ton, prenant tout son temps pour parler, au risque d'endormir son interlocuteur, de sa voix en mode mineur, vaguement hypnotique pour certains, attractive pour d'autres. Les résultats différaient selon qu'un interrogatoire était mené

par le commissaire ou l'un des ses officiers, Adamsberg obtenant de la somnolence ou bien un flux soudain d'aveux, comme on attire des clous rôtis avec un aimant. Le commissaire n'y attachait pas d'importance, admettant que, parfois, il pouvait s'endormir lui-même sans y prendre garde. *Temps glaciaires*, p. 24.

Il peut aussi endormir une personne ou un animal, en lui posant simplement la main sur la tête.

Adamsberg sonna au portail ...Un grand chien s'écrasa les dents contre la barrière, aboyant féroce, et Adamsberg posa sa main sur sa tête à travers les barreaux. Après quelques grognements, puis gémissements, le chien déclara forfait. *Temps glaciaires*, p. 271.

Sitôt qu'Adamsberg posait sa main sur la tête du petit, il s'endormait, lui ou n'importe quel autre enfant. Ou adulte. Thomas ferma les yeux après quelques instants et Adamsberg détacha sa main, examina sa paume, à peine perplexe. Un jour, il comprendrait peut-être par quels pores de sa peau le sommeil lui sortait des doigts. Cela ne l'intéressait pas tant que cela. *Dans les bois éternels*, p. 69.

Adamsberg a une "petite chérie", Camille, une belle promeneuse qu'il voit très peu, et dont il est très amoureux. Des années peuvent séparer leurs rencontres, ce qui ne l'empêche pas de coucher avec toutes les filles qui en ont envie. Il n'est pas jaloux, enfin, pas beaucoup, pas trop, quand il pense à la vie de Camille loin de lui.

Adamsberg versus Danglard

Son adjoint Danglard est quasiment son négatif. Il est intéressant de voir comment leurs descriptions s'affinent dans les contrastes. Danglard est grand, élégant bien que pas très beau, un peu mou, il est la rationalité incarnée et il a un savoir encyclopédique stupéfiant auquel Adamsberg, qui a très peu de culture générale, fait souvent appel.

Danglard travaille avec du papier, assis à son bureau ; Adamsberg ne s'assied pas à un bureau, il reste debout, il dessine ou il marche, il n'écrit pas, d'ailleurs il n'est pas très bon pour écrire les rapports d'enquête ou faire les comptes-rendus oraux à sa brigade, tâches qu'il confie à Danglard.

Danglard était un type concentré qui pensait sans marcher, un anxieux au corps mou qui écrivait en buvant et qui, avec le seul secours de son inertie, de sa bière, de son crayon mâché et se sa curiosité un peu lasse, produisait des idées en ordre de marche d'un type tout différent des siennes. Ils s'étaient souvent affrontés sur cette ligne, Danglard tenant pour seule estimable l'idée issue de la pensée réfléchie et pour suspecte toute forme d'intuition informelle, Adamsberg ne tenant pour rien et ne cherchant pas à démêler les unes des autres. *Pars vite et reviens tard*, pp. 41-42.

Les luttes sévères entre les «Pourquoi ?» précis de Danglard et les «Je ne sais pas» nonchalants du commissaire scandaient les enquêtes de la Brigade. Nul ne cherchait à comprendre l'âme de cet âpre combat entre acuité et imprécision, mais chacun se rangeait à l'esprit de l'un ou de l'autre. Les uns, les positivistes, jugeaient qu'Adamsberg faisait traîner les enquêtes, les halant langoureusement dans les brouillards, laissant à sa suite ses adjoints égarés sans feuille de route et sans consignes. Les autres, les pelleteux de nuages – ainsi nommés en mémoire d'un passage traumatique de la Brigade au Québec –, estimaient que les résultats du commissaire suffisaient à justifier les tangages des enquêtes, quand bien même l'essentiel de la méthode leur échappait. Selon l'humeur, selon les aléas du moment, portant à la nervosité ou à l'indulgence, on pouvait être positiviste un matin et se retrouver pelleteux de nuages le lendemain et vice versa. Seuls Adamsberg et Danglard, tenants des titres antagonistes, ne variaient jamais leurs positions. *Dans les bois éternels*, p. 45.

Danglard détestait le voir dériver au long de perceptions infondées, source à ses yeux de tous les dérapages policiers. Au mieux, il appelait ça perdre son temps. Adamsberg avait beau lui expliquer que perdre son temps n'était jamais du temps perdu, Danglard restait absolument réfractaire à ce système de pensées illégitimes, sans attache rationnelle. Le problème d'Adamsberg, c'est qu'il n'en avait jamais connu aucun autre et qu'il ne s'agissait même pas d'un système, ni d'une

conviction ou même d'une simple velléité. C'était une tendance et l'unique en sa possession.
Pars vite et reviens tard, p. 66.

Adamsberg a-t-il une méthode ?

Son entourage dit de lui qu'il est "intuitif".

Ses supérieurs supportent ses défauts et son originalité en raison de son efficacité à résoudre les meurtres, même si personne ne comprend ce qu'il fait ni comment il fait.

Que fait donc Adamsberg quand il ne fait rien ?

Il est attentif à tout, ce qui fait qu'il ne prête attention à rien, comme le dit son adjoint Danglard, "il est ouvert à tout vent comme une cabane en planches, le cerveau à l'air libre". *L'homme aux cercles bleus*, p. 56.

Quand il est devant un problème à résoudre, il ne fait qu'y penser, sous forme d'image. Il fait constamment des mises en relation des éléments de l'enquête avec ses petites histoires personnelles.

Il pose des questions à sa façon, il cherche à accroître sa connaissance du dossier.

Adamsberg se fiait à l'instinct et croyait aux forces de l'humanité, Danglard se fiait à la réflexion et croyait aux forces du vin blanc. Ce qui n'empêche pas Adamsberg de poser des questions.

- Le vieux du banc dépasse les bornes, annonça Danglard en rangeant la bouteille.
- "Vasco de Gama" ?
- C'est cela, "Vasco de Gama".
- Et quelles bornes dépasse-t-il ?
- Mes bornes.
- Ah. C'est plus précis.

Coulez la Seine, p. 13.

Donc Adamsberg n'est pas toujours dans le vague et l'errance, il questionne, il cherche l'information comme il le fait ci-dessus. Mais il opère aussi le changement de point de vue comme lorsqu'il questionne longuement et avec succès un aveugle pour avoir des informations qu'il ne pense pas obtenir par lui-même ou par ses adjoints.

Vous, disait Adamsberg, comme vous ne voyez plus, vous voyez autrement. Ce que j'aimerais, c'est que vous me parliez de Clémence Valmont autant d'heures que possible, que vous me décriviez toutes les impressions qu'elle a faites à votre ouïe, toutes les sensations qu'a produites sa présence, tous les détails que vous avez pu deviner à l'approcher, à l'entendre, à la ressentir. Plus j'en saurai sur elle, mieux je m'en sortirai ... Et surtout vous connaissez les choses de l'infravisible. Tout ce qu'on, laisse de côté parce que notre œil prend une image rapide qui suffit à nous satisfaire. *L'homme aux cercles bleus*, p. 190.

Il pose aussi des questions apparemment saugrenues.

Pourriez-vous me dire qui il est ? Même si vous l'inventez, cela m'intéresse.

L'homme aux cercles bleus, p. 122.

Quand il est devant un problème, il marche beaucoup, il y pense sans arrêt. Un jour, il achète un petit carnet pour y noter ses pensées, au cas où il en aurait qui soient intéressantes, et pour faire comme les autres, il s'assied dans un café et il attend.

Il surveillait les pensées qui filaient dans sa tête. Elles lui semblaient avoir un milieu, mais ni début, ni fin. Alors comment les transcrire ? Dégouté mais toujours aussi serein, il écrivit au bout d'une heure :

Je n'ai rien trouvé à penser.

L'homme aux cercles bleus, page 99.

Il ne sait donc pas verbaliser et noter les idées qui le traversent.

Adamsberg réfléchissait de manière vague en revenant à pied de son bureau. Jamais il ne

réfléchissait à fond. Jamais il n'avait compris ce qui se passait quand il voyait des gens prendre leur tête entre leurs mains et dire «Bien, réfléchissons». Ce qui se tramait alors dans leur cerveau, comment ils faisaient pour organiser des idées précises, induire, déduire et conclure, c'était un complet mystère pour lui. Il constatait que ça donnait des résultats indéniables, qu'après ces séances les gens opéraient des choix, et il admirait en se disant qu'il lui manquait quelque chose. Mais quand il le faisait, quand il s'asseyait en se disant «Réfléchissons», rien ne se passait dans sa tête? C'est même dans ces seuls instants qu'il connaissait le néant. Adamsberg ne se rendait jamais compte qu'il réfléchissait, et s'il en prenait conscience, ça s'arrêtait. Ce qui fait que toutes ces idées, toutes ses intentions et toutes ses décisions, il ne savait jamais d'où elles venaient. *L'homme aux cercles bleus*, p. 46.

Il se laisse imprégné, il est en posture d'accueil de tout ce qui passe.

Adamsberg ne réfléchissait pas, il ne se posait pas seul à une table, crayon en main, il ne se concentrait pas devant une fenêtre, il ne récapitulait pas les faits sur un tableau, avec des flèches et des chiffres, il ne posait pas son menton sur son poing. Il vaquait, marchait sans bruit, il ondulait entre les bureaux, il commentait, arpentaient le terrain à pas lents, mais jamais personne ne l'avait vu réfléchir. Il semblait aller tel un poisson à la dérive. Non, un poisson ne dérive pas, un poisson suit son objectif. Adamsberg évoquait plutôt une éponge, poussée par les courants. Mais quels courants ? D'ailleurs, d'aucuns disaient que, quand son regard brun et vague se perdait plus encore, c'était comme s'il avait des algues dans les yeux. Il appartenait plus à la mer qu'à la terre. *Temps glaciaires*, p. 29.

Notons dans les deux extraits précédents ce que sont pour Adamsberg les signes extérieurs et les critères de la concentration et de la réflexion, ce qu'il ne fait pas, ce qu'il ne sait pas faire.

Adamsberg ne pouvait pas rester au bureau la journée entière. Il fallait qu'il marche, qu'il regarde, qu'il contemple. Sans pour autant réfléchir de manière cohérente. Poser un problème pour lui trouver une issue était une démarche directe à laquelle il avait renoncé depuis longtemps. Ses actes précédaient ses pensées, et jamais l'inverse. Ainsi avec ce vieux, Vasco de Gama. Il tenait à ce qu'il demeure encore sur son banc, mais il n'aurait su dire pourquoi. Il y tenait, c'est tout. Et puisqu'il y tenait, il devait exister une bonne raison pour cela. Un jour, il saurait laquelle, il n'y avait qu'à attendre qu'elle se manifeste à son heure. Un jour, en marchant, il saurait pourquoi. *Coule la Seine*, p. 18.

Adamsberg marcha jusqu'au soir. C'était l'unique façon qu'il avait trouvée pour faire le tri dans ses pensées. Comme si grâce au mouvement de la marche, les pensées se trouvaient ballottées comme des particules dans un liquide. Si bien que les plus lourdes tombaient au fond et que les plus fines restaient en surface. Au bout du compte, il n'en tirait pas de conclusion définitive, mais un tableau décanté de ses idées, organisées par ordre de gravité. *L'homme aux cercles bleus*, page 187.

Il marche, et dans le mouvement de la marche, ses idées s'organisent. Cela peut aussi se passer quand il est allongé ou quand il dort.

Il aurait préféré s'allonger et penser, c'est-à-dire errer parmi les millions de particules de son esprit, totalement embrouillées dans leurs foutues alvéoles. *Sous les vents de Neptune*, p. 227.

Comme nous l'avons déjà vu, il accepte de perdre son temps :

En soi, perdre son temps ne gênait pas Adamsberg. Insensible à la brûlure de l'impatience, il n'était pas prompt à suivre le rythme souvent convulsif de ses adjoints, pas plus que ses adjoints ne savaient accompagner son lent tangage. Adamsberg n'en faisait pas une méthode, encore moins une théorie, mais il lui semblait que, concernant le temps, c'était dans les interstices presque immobiles d'une enquête que se logeaient parfois les perles les plus rares. *L'Armée futureuse*, p. 61-62.

Cela me rappelle les micro-transitions et tout ce qu'y s'y trouve quand on prend le temps de s'y arrêter.

Dans le dernier roman, *Temps Glaciaires*, Adamsberg utilise une métaphore pour désigner les éléments connus et la complexité du problème qui l'occupe. En discutant avec un collègue, il lui

demande :

Est-ce que tu visualises ces algues desséchées qui s'accrochent les unes aux autres et s'emmêlent en une sorte de pelote inextricable ? Qui forment une grosse, parfois une très grosse boule ? *Temps glaciaires*, p. 137.

Il ne trouve pas de chemin dans cet amas d'algues desséchées. C'est une grosse pelote d'algues enchevêtrées. Et sèches. Et il n'y a pas de route dans ces trucs-là.

Une nouvelle masse d'algues se formait à son horizon, plus tentaculaire encore que celle qui l'obsédait la veille, mais s'y agglomérant, et fusionnant indécentement. *Temps glaciaires*, p. 179.

Il parle de l'inférieur entrelacement des algues qui l'enserme jusque dans ses nuits (*Temps glaciaires*, p. 200). Et dans cette enquête qui a pris la forme d'une monumentale pelote d'algues desséchées, on ne peut pas foncer droit et vite. Et il fallait un sérieux déclencheur pour faire remonter cet amas à l'air libre et dessiner le visage du tueur. (*Temps glaciaires*, p. 471)

Une métaphore analogue avait déjà été utilisée dans *L'homme aux cercles bleus* :

Il pensait à la petite chérie, à Richard III et à l'agenda de la dame. Un jour, la petite chérie avait demandé : «Est-ce qu'un meurtre, c'est comme un paquet de vermicelles collés ? Est-ce qu'il suffit de les replonger dans l'eau bouillante pour les démêler ? Et l'eau bouillante, c'est le mobile, non ?». Il avait répondu : «Ce qui démêle, c'est plutôt la connaissance, il faut se laisser faire par la connaissance». Elle avait dit : «Je ne suis pas certaine de comprendre ta réponse», ce qui était normal, parce qu'il ne la comprenait pas non plus dans le détail. *L'homme aux cercles bleus*, pp. 61-62.

Pourtant, ses pensées ne sont pas toutes d'égale importance pour lui, il sait qu'il y a une pensée chef qui le maintient en prise avec la réalité et avec l'enquête en cours.

Adamsberg se laissait descendre vers la Seine, suivant le vol des mouettes qu'il voyait tourner au loin. Le fleuve de Paris, si puant soit-il certains jours, était son refuge flottant, le lieu où il pouvait le mieux laisser filer ses pensées. Il les libérait comme on lâche un vol d'oiseaux, et elles s'éparpillaient dans le ciel, jouaient en se laissant soulever par le vent, inconscientes et écervelées. Si paradoxal que cela paraisse, produire des pensées écervelées était l'activité prioritaire d'Adamsberg. Et particulièrement nécessaire quand trop d'éléments obstruaient son esprit, s'entassant en paquets compacts qui pétrifiaient son action. Il n'avait plus alors qu'à s'ouvrir la tête en deux et tout laisser sortir en pagaille. Ce qui se produisait sans effort à présent qu'il descendait les marches qui le conduisaient sur la berge.

Dans cette échappée, il y avait toujours une pensée plus coriace que les autres, telle la mouette chargée de veiller à la bonne conduite du groupe. Une sorte de pensée-chef, de pensée-flic, qui s'évertuait à surveiller les autres, les empêchant de passer les bornes du réel. *Dans les bois éternels*, p. 244.

L'idée qui le guide est subliminale, à la lisière de ses yeux, il ne sait pas encore la dire quand elle le travaille.

Adamsberg roula ses documents, les fourra dans sa veste.

- Tu emmènes tout cela avec toi ? demanda Soliman.
- Il arrive que les idées me rentrent par la peau. Je préfère les avoir contre moi.
- Tu espères vraiment quelque chose ?

Adamsberg fit une grimace, enfila sa veste alourdie de papiers.

- Tu as une idée ? demanda Soliman.
- Subliminale.
- Ça veut dire ?
- Ça veut dire que je ne la vois pas. Elle tremble la lisière de mes yeux.
- Pas très pratique.
- Non.

L'homme à l'envers, p. 345.

Il se donne du temps et une posture pour laisser venir ce qu'il ne sait pas encore. Et parfois, il en obtient quelque chose.

Cet après-midi entier à ne rien foutre, à laisser retomber totalement son corps et ses pensées, l'avait délasser de son épaisse discussion du matin avec Ferez. Il avait atteint l'état d'énergie d'une éponge ballottée par la houle, l'état exact qu'il recherchait parfois.

Et en fin de criée, alors que Joss abordait sa conclusion naufragée, il sursauta, comme si un caillou avait heurté durement l'éponge. Ce choc lui fit presque mal et le laissa interdit, aux aguets. Il était incapable d'en définir la provenance. C'était une image qui l'avait cogné, forcément, alors qu'il s'endormait presque contre le tronc du platane. Un bout d'image, quelque part sur la place, venu le croiser en un dixième de seconde.

Adamsberg se redressa, cherchant de toute part l'image inconnue pour renouer avec le choc. Puis il s'adossa contre l'arbre, reconstituant exactement la position dans laquelle il se trouvait au moment de l'impact. De là, son champ de vision allait depuis la maison de Decambrais jusqu'à la boutique de Damas, enjambant la rue du Montparnasse et englobant environ le quart du public du Crieur, vu de face, Adamsberg serra les lèvres. Cela faisait pas mal d'espace et pas mal de monde et, déjà, la foule se dispersait à tous vents. Cinq minutes plus tard, Joss remportait sa caisse et la place se vidait. Tout échappait, Adamsberg ferma les yeux, la tête levée vers le blanc, dans l'espoir que l'image revienne d'elle-même, aérienne. Mais l'image était tombée au fond de son puits, comme une pierre anonyme et boudeuse, vexée peut-être qu'il ne lui ait pas accordé plus d'attention au bref moment où elle avait daigné passer, comme une étoile filante, et elle mettrait peut-être des mois avant de se décider à remonter. *Pars vite et reviens tard*, p. 252.

En même temps qu'il laisse la place pour le retour du niveau 3, Adamsberg décrit la place avec précision, dans une description de niveau 2.

Un élément important de sa méthode est de se laisser faire par son niveau 3 et d'y être attentif pour en saisir quelques éléments de description.

Attelé à sa seconde pile le lendemain, le commissaire sentait un léger trouble bourdonner en lui comme un insecte coincé dans son corps, qui vrombrissait entre ses épaules et son ventre. Une impression assez familière ... juste ce modeste insecte bruissant, un petit rien qui se cognait deci de-là comme une contrariété boudeuse exigeant son attention ... Un léger mal de tête le propulsa vers la machine à café vers cinq heures. Bien, se dit Adamsberg en se frottant le front, je tiens l'insecte par les deux ailes. Cette cuite de la nuit du 26 octobre. Ce n'était pas la cuite qui bourdonnait, mais bien ces foutues deux heures et demie d'oubli. La question revenait, vibrante. Qu'est-ce qu'il avait bien pu fabriquer durant tout ce temps sur le sentier de portage ? Et que pouvait lui importer ce minuscule fragment de vie échappé ? Il avait classé ce brin manquant au rayon de la mémoire poreuse, pour cause d'imbibation alcoolique. Mais de toute évidence, ce rangement ne satisfaisait pas son esprit et le brin manquant ne cessait de sauter hors de son rayon pour venir le harceler discrètement.

... De ces heures oubliées, il ne conservait pas une image, mais une sensation. Et osa-t-il se formuler, une sensation de violence. *Sous les vents de Neptune*, p. 205.

Il est toujours très attentif au niveau 3, par exemple celui qui se cache sous un signe d'énervement :

- Continue, dit-il, continue et tais-toi.
- À quoi ?
- À frapper le sol. Continue. Je sais pourquoi cela m'énerve. Parce que ça fait monter un têtard.

Temps glaciaires, pp. 444-445.

Il connaît un peu le processus.

Quelque chose avait traversé son esprit comme un trait d'arbalète, si vite qu'il n'avait pas été capable de le saisir. Mais qui avait suffi à le pétrifier.

...

Il marcha lentement dans les rues, avec prudence, s'éloignant de la Seine où ses pas le conduisaient toujours en cas de secousse. C'est en ces moments qu'Adamsberg, presque inaccessible à l'anxiété ou à toute émotion vive, se tendait comme une corde, serrant les poings, s'efforçant de saisir ce qu'il avait vu sans le voir, ou pensé sans le penser. Il n'y avait pas de méthode pour parvenir à dégager cette perle du monceau informe que lui présentaient ses pensées. Il savait seulement qu'il lui fallait faire vite, puisque tel était son esprit que tout y sombrait. Parfois il l'avait attrapé en demeurant totalement immobile, attendant que la fluette image remonte en vacillant à la surface, parfois en marchant, remuant le désordre de ses souvenirs, parfois en dormant, laissant agir les lois de la pesanteur, et il redoutait, s'il choisissait à l'avance une stratégie théorique, de manquer sa proie. *L'Armée furieuse*, pp. 281-282.

En résumé

Adamsberg fait son travail d'enquête et de compréhension essentiellement en marchant. Il marche, ce qui me semble être une façon pour lui de chercher le contact avec son potentiel et son niveau 3.

Il travaille à partir d'images, il pense sans mots et sans idées verbalisées. Peut-on dire qu'il est en mode préverbal ?

Il prend tout ce qui se donne avec insistance, il sait qu'il y a une raison de s'intéresser à telle chose, même s'il ne la connaît pas encore.

Non seulement il accueille le niveau 3 quand il se manifeste à lui, mais il se met en situation de le laisser venir, de se laisser toucher par lui, il travaille avec son potentiel.

Il dit aussi qu'il faut obéir aux idées de la nuit (*Temps glaciaires*, p. 188) mais il obéit surtout aux alertes du niveau 3 en cherchant une posture aidante : errer comme une bulle au vent (*Temps glaciaires*, p. 133), être comme une éponge, se laisser faire par le paquet d'algues, marcher, dormir, rester immobile, sans qu'il sache ce qui est le mieux.

Il y a pour lui des intentions éveillantes comme le "ça gratte" du voisin Lucio qui a perdu son bras pendant la guerre civile espagnole quand il avait neuf ans et qui dit :

Et des fois, ça me gratte. Ça me gratte sur mon bras manquant soixante-neuf ans plus tard. À un endroit bien précis toujours le même, dit le vieux en désignant un point dans le vide. Ma mère savait pourquoi : c'est la piqûre de l'araignée. Quand mon bras est parti, je n'avais pas fini de la gratter. Alors, elle me démange toujours.

Quand Adamsberg est préoccupé, Lucio interprète que "ça le gratte" et lui conseille de bien se gratter avant qu'il ne soit trop tard et qu'il ne puisse plus le faire. Dans *Temps glaciaires*, pp. 251-252, Adamsberg va boire une bière avec Lucio et lui dit "Ça me gratte". Lucio lui conseille de retrouver ce qui l'a piqué. Adamsberg ne peut pas : "Je tourne à vide". Alors Lucio accompagne Adamsberg dans un entretien. Lorsqu'Adamsberg va se coucher après sa discussion avec Lucio, il dit "Je dois aller chercher des pensées que j'ai pensées et que j'ai oublié de penser" (p. 255). Nous pouvons voir là un critère de préréfléchi.

Adamsberg fait sien le critère de Lucio, un jour où il arrive en retard, il dit à Danglard :

Je sais. Un truc est passé sur mon chemin et j'ai dû le prendre sous peine de me gratter toute ma vie.

Un lieu incertain, p. 12.

Un médecin diagnostique chez Adamsberg :

Une absence quasi totale d'angoisse. C'est une posture rare. En contrepartie bien sûr, l'émotivité est faible, le désir pour les choses est atténué, il y a du fatalisme, des tentations de désertion, des difficultés avec l'entourage, des espaces muets. On ne peut pas tout avoir. Plus intéressant encore, un laisser-aller entre les zones du conscient et de l'inconscient. On pourrait dire que le sas de séparation est mal ajusté, que vous négligez de bien fermer les grilles. Veillez-y tout de même, commissaire. Cela peut fournir des idées de génie semblant venir d'ailleurs – de

l'intuition, comme on dit à tort pour simplifier – des stocks immenses de souvenirs et d'images, mais aussi laisser monter en surface des objets toxiques qui devraient coûte que coûte demeurer dans les profondeurs. *Un lieu incertain*, p. 200.

Que retenir du fonctionnement d'Adamsberg ?

La lenteur, le ton de voix quasi hypnotique, la façon de questionner, l'utilisation du potentiel, l'élargissement maximal de son champ attentionnel, l'attention au niveau 3, le fait que perdre son temps n'est jamais du temps perdu, le changement de point de vue en interrogeant l'aveugle par exemple. Il se lance des intentions éveillantes, il adopte une posture favorable à l'accès au niveau 3, il fait l'éponge, il se laisse ballotté par ses pensées, il a pris l'habitude de reconnaître cette alarme qui sonne avant même qu'il sache de quoi il est question (*Un lieu incertain*, p. 232.). Il affirme que l'on connaît toujours sa décision bien avant de la prendre. Depuis le tout début, en fait (*L'armée furieuse*, pp. 18-19), mais on ne la connaît pas (p.25). Il ne retient pas les mots mais il retient les sons, les lumières, les expressions (*Un lieu incertain*, p. 58), il pratique le pas de côté, il imagine ce qu'il ne sait pas et le demande parfois aux personnes qu'il interroge, il s'autorise à envisager les choses les plus folles et les plus improbables (exemple de l'interprétation du signe comme une guillotine dans *Les temps glaciaires*). Il perçoit ses co-identités.

Depuis son enfance, il s'était toujours senti deux, Jean-Baptiste d'un côté et Adamsberg de l'autre, qui regardait faire Jean-Baptiste, lui collait aux trousses en ricanant, ça faisait que maintenant, ils étaient trois, Jean-Baptiste, Adamsberg et l'homme public Jean-Baptiste Adamsberg. *L'homme aux cercles bleus*, page 30, J'ai lu

Il déplace son lieu de conscience, du moins son point de vue :

Il s'inclina sur le banc qu'il avait choisi, mains croisées sous la nuque, surveillant le ciel, repérant les mouettes les plus dociles. Il était facile pour Adamsberg d'en choisir une, de grimper sur son dos, sans la serrer, d'orienter sa course en en dirigeant doucement la ailes, de survoler les champs, d'atteindre la mer, et là, de jouer à résister vent debout. Après quelques six cents kilomètres ainsi parcourus, Adamsberg se redressa, demanda l'heure et arrêta un taxi. *Temps glaciaires*, p.209.

Toutes choses qui font que le commissaire Adamsberg ne serait pas dépaycé s'il venait l'été à saint Eble participer à nos séminaires expérientiels.

Et si vous ne connaissez pas Fred Vargas, et si, après la lecture de cet article, vous décidez d'emporter cet été quelques uns de ses ouvrages en vacances, je vous envie le plaisir encore à venir de la découverte de cette auteure, du commissaire Adamsberg et de tous les personnages de son entourage, Camille, Danglard et ses deux paires de jumeaux plus le coucou, Violette à l'énergie inépuisable, Veyrenc qui ne s'exprime qu'en alexandrins, le timide Estalère qui sert le café à la perfection, le chat du commissariat dit La Boule et bien d'autres.

Bibliographie

- L'homme aux cercles bleus (1991), J'ai lu.
- L'homme à l'envers (1999), Collège/LP, Magnard.
- Pars vite et reviens tard (2001), Collège/LP, Magnard.
- Coule la Seine (2002), nouvelles, J'ai lu.
- Sous les vents de Neptune (2004), J'ai lu.
- Dans les bois éternels (2006), Edition Viviane Hamy.
- Un lieu incertain (2008), Edition Viviane Hamy.
- L' furieuse (2011), Edition Viviane Hamy.
- Temps glaciaires (2015), Edition Flammarion.